CIORAN ET LA CRITIQUE DE LA TRADUCTION

Mihaela-Genţiana STĂNIŞOR
Université « Lucian Blaga », Sibiu, Roumanie

Nous nous proposons d'étudier comment Cioran envisage les problèmes de la traduction, sa mission et ses valeurs, la possibilité de maîtriser et de s'exprimer dans plusieurs langues. Nous partons de plusieurs affirmations qu'il a faites surtout dans ses *Cahiers*, mais aussi dans ses *Oeuvres* et ses *Entretiens*. Nous avons pu constater que la question de la traduction le préoccupe beaucoup et que, chez lui, elle gagne des dimensions particulières. Il faut tenir compte que nous parlons d'un écrivain roumain d'expression française, qui a choisi d'écrire en français tout en renonçant au roumain. Ce processus volontaire a produit une rupture dans l'être et la pensée de Cioran. Et, chose très importante, Cioran n'oublie jamais sa condition de « métèque », d'étranger par rapport à la langue française qu'il apprend et maîtrise *de l'extérieur*, comme une langue morte que l'on a apprise à l'aide des dictionnaires et des lectures.

La transfiguration de l'œuvre

Pour expliquer ses rapports avec cet idiome d'emprunt il compose tout un roman en raccourci. Il y insiste sur toutes les difficultés et tous les sacrifices d'un tel passage langagier ainsi que sur les implications qu'il a eus sur sa manière d'envisager la vie et l'écriture. Cioran n'a jamais essayé de *se* traduire du roumain en français, chose impossible d'ailleurs, mais au contraire il a préféré renoncer à tout (à son identité, à son passé, à sa langue maternelle) pour pouvoir adopter et se laisser adopter par cette autre langue. On trouve plusieurs variantes, plus ou moins identiques, qui décrivent ce changement ontologique et langagier, non seulement dans les *Entretiens*, où il en parle presque toujours, mais aussi dans les *Cahiers* et les *Œuvres*. Cette expérience radicale, totale est à la base de tout ce qu'il a pensé et écrit : « J'ai écrit en roumain jusqu'en 1947. Cette année-là, je me trouvais dans une petite maison près de

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

Dieppe, et je traduisais Mallarmé en roumain. Soudain je me suis dit : « Quelle absurdité ! À quoi bon traduire Mallarmé dans une langue que personne ne connaît ? » Alors, j'ai renoncé à ma langue. Je me suis mis à écrire en français, et ce fut très difficile, parce que, par tempérament, la langue française ne me convient pas : il me faut une langue *sauvage*, une langue d'ivrogne. Le français a été pour moi comme une camisole de force. Écrire dans une autre langue est une expérience terrifiante. On réfléchit sur les mots, sur l'écriture. Quand j'écrivais en roumain, je le faisais sans m'en rendre compte, j'écrivais, tout simplement. Les mots n'étaient pas alors *indépendants* de moi. Lorsque je me suis mis à écrire en français, tous les mots se sont imposés à ma conscience ; je les avais devant moi, hors de moi, dans leurs cellules, et j'allais les chercher : « Toi, maintenant, et maintenant, toi. » (…) De la même manière, écrire, en français, a cessé d'être un acte instinctif, comme c'était le cas quand j'écrivais en roumain, et a acquis une dimension délibérée, (…) En changeant de langue, j'ai aussitôt liquidé le passé : j'ai changé complètement de vie. Même à présent, il me semble encore que j'écris une langue qui n'est liée à rien, sans racines, une langue de serre. »[1]

Il commence à écrire en français par refus de traduire du français. Ce refus ne vient pas de l'impossibilité de traduire la poésie de Mallarmé (même si l'on sait que la traduction de la poésie est la plus difficile), mais de la conscience de l'insignifiance de la langue roumaine, une langue mineure, provinciale, inconnue dans le monde. Il se rend compte que l'avenir d'une telle langue est sombre, qu'elle ne peut pas s'imposer ou durer. Cette crise de conscience et de lucidité l'éloigne à jamais du roumain qu'il refuse de fréquenter et de parler : F.J.R. : « Quand vous vous voyez (avec Ionesco, n.s.), vous parlez roumain ou français ?

C. : Non, français. Je ne parle plus roumain avec personne. Je ne veux plus.

F.R.J. : Mais vous pourriez ?

C. : Sans aucun problème, bien entendu. Mais le roumain est très dangereux pour moi, parce que c'est ma première langue, il y a une attirance, et avec l'âge elle réapparaît. Cela me fait peur. Je rêve en français mais si je devais plus tard rêver en roumain, c'en serait fini de moi comme écrivain français. »[2]

C'est parce qu'il est né dans une culture mineure qu'il veut s'instruire au maximum. Ce moment révélateur déclenché par l'essai

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

de traduire la poésie de Mallarmé l'a écarté non seulement de la pratique de la traduction mais aussi de la langue roumaine. La décision de changer de langue l'a jeté au milieu des contradictions ontologiques et scripturales. Le français qu'il a adopté ne répond pas à son tempérament, et vient en opposition avec l'esprit libre et le parfait désordre du roumain. Cioran refuse de pratiquer la langue maternelle pour pouvoir adopter le français, pour réussir à naître une seconde fois dans cet autre idiome, qui doit dépasser le statut de langue d'emprunt. Il parle d'une manière impersonnelle de cette épreuve capitale, source et accomplissement de toutes ses réussites : « Après avoir fréquenté des idiomes dont la plasticité lui donnait l'illusion d'un pouvoir sans limites, l'étranger débridé, amoureux d'improvisation et de désordre, porté vers l'excès ou l'équivoque par inaptitude à la clarté, s'il aborde le français avec timidité, n'y voit pas moins un instrument de salut, une ascèse et une thérapeutique. À le pratiquer, il se guérit de son passé, apprend à sacrifier tout un fonds d'obscurité auquel il était attaché, se simplifie, devient *autre*, se désiste de ses extravagances, surmonte ses anciens troubles, s'accommode de plus en plus du bon sens, et de la raison ; du reste, la raison, peut-on la perdre et se servir d'un outil qui en demande l'exercice, voire l'abus ? Comment être fou – ou poète – en une telle langue ? Tous ses mots paraissent au fait de la signification qu'ils traduisent : des mots lucides. S'en servir à des fins poétiques équivaut à une aventure ou un martyre. "C'est beau comme de la prose". Boutade française s'il en fut. L'univers réduit aux articulations de la phrase, la prose comme unique réalité, le vocable retiré en lui-même, émancipé de l'objet et du monde : sonorité en soi, coupée de l'extérieur, tragique ipséité d'une langue acculée à son propre achèvement. »[3]

La langue française modifie la manière de penser de Cioran ; ainsi la préoccupation essentielle de son écriture devient-elle la forme. Les obsessions thématiques exprimées dans les livres écrits en roumain se transforment dans *des obsessions de langage*. Il est naturel que les thèmes obsédants pour le roumain Cioran (physiques ou métaphysiques) tombent sur un plan secondaire pour l'écrivain qui souffre cette transmutation ontologique d'une langue à l'autre. Adoptant le français, Cioran devient conscient qu'un idiome se définit moins par ce qu'il te permet de dire mais surtout par ce qu'il t'*oblige* de dire. En français, la forme dans laquelle il se sent à l'aise

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

est l'aphorisme à cause des contraintes qu'il lui impose. Dans les *Cahiers* il y a beaucoup de fragments où le Mot est écrit avec majuscule car il est devenu un thème de réflexion et de pratique scripturale. Cioran écrit et souscrit à l'aphorisme, en faisant le plaidoyer de l'essence du langage. L'adoption de la langue française (processus si bien décrit dans la « Lettre à un ami lointain ») apporte un autre effet majeur que les textes en français et seulement eux peuvent nous révéler : l'adaptation de la personnalité de l'artiste à un autre code, son encadrement dans d'autres limites imposées par un autre idiome. C'est le français qui lui inspire le culte de la concision. C'est premièrement cette passion pour le français, pour ses secrets qui l'a déterminé à vouloir écrire en français et à ne pas se résigner à l'activité d'un simple traducteur. Il voulait pratiquer cette langue parfaite comme écrivain.

Le mot dans des langues différentes = le même comme un autre ; traduction et intraduisible

Écrire correctement, comme un Français véritable, devient son credo poétique. La langue française lui impose sa structure, sa rigueur, sa perfection. Il en devient la victime, consciente du pouvoir de ce bourreau qu'il aime. Cioran n'a pas accepté le bilinguisme, c'est pourquoi il n'a pas fait une carrière de traducteur. Il quitte le roumain et adopte le français, ce lit de Procuste qui le mutile successivement. Le verbiage roumain, lyrique et pathétique est remplacé par la rigueur du mot français, véritable île à découvrir, contourné sur la nuance. Le Mot devient obsession, recherche exaspérée. Cioran se rend compte que toute une pensée et toute une sensibilité sont à découvrir dans un mot devant lequel il s'incline comme devant une divinité. Les *Cahiers* témoignent sa passion pour la force expressive du mot. Souvent il écrit des mots en italiques, entre guillemets ou il les gardent dans la langue d'origine (roumaine, allemande, anglaise, espagnole). C'est toute une distance qu'il met entre ces mots étrangers et leur correspondant français, entre le mot-source et le mot-cible. Cette pratique scripturale montre son scepticisme vis-à-vis de la capacité de trouver l'équivalent parfait. Cette technique de garder le mot en langue étrangère, parfois sans précisions supplémentaires, autre fois en précisant l'impossibilité de le traduire, se trouve à la base de sa théorie de la traduction : il ne croit pas à la traduction au niveau minimal (du mot). Bien sûr que la

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

traduction représente, pour lui aussi, une expérience d'aliénation. La traduction suppose la recréation, la transcription, l'adaptation. Tout cela serait faisable, selon Cioran, au niveau textuel, de l'ensemble (niveau maximal) mais impossible au niveau du mot. Car la traduction du mot installe un écart trop grand entre les deux langues. Le mot reste souvent intraduisible ; c'est pourquoi il préfère souvent ne pas traduire des mots, mais les écrire en langue d'origine et en italiques. Mais nous croyons que cette pratique a d'autres significations chez Cioran que dans les traductions habituelles où ils ne représentent pas tellement d'intraduisibles que des indices de manipulation qui marquent les blocages apparus dans le processus de transfert d'une langue à l'autre ou la volonté de signaler au lecteur les marques de l'altérité. Ils expriment la distance entre le texte-source et le texte-cible.

Cioran a une position paradoxale en ce qui concerne la traduction. Parfois on est persuadé qu'il souscrit à l'impossibilité théorique de la traduction, comme Blanchot ou Rilke, ce dernier considérant que presque tout ce qui arrive est inexprimable. Il faut remarquer ici l'avalanche de citations de mots ou de phrases en langues étrangères dans les *Cahiers*.

On peut grouper ces mots en trois catégories principales :

1. Des mots allemands appartenant à la philosophie qui n'ont pas de correspondant exact et qu'il préfère écrire en original pour garder leur concision et leur parfum. En traduction française, ils devraient être explicités ce qui est fait, d'ailleurs, en bas de page. Mais le français ne possède pas de mots d'un tel poids philosophique qui soient reconnus tout de suite. Il aime les mots allemands pour leur sonorité dure, pour leur longueur considérable et consonantique. En voilà quelques exemples : « « *Weltlosigkeit* » - un autre mot selon mon cœur, intraduisible comme tous les mots étrangers qui me séduisent et me comblent. »[4] ; « Je suis à n'en pas douter un *Gemütskranke* (intraduisible) (…) »[5] ; « Elle est très juste cette idée de Musil que les philosophes sont des *Gewalttäter* et que les grands systèmes ont toujours été contemporains des régimes tyranniques. »[6] ; «Vais-je écrire un article sur la *Völkerwanderung* ? »[7] ; «J'ai beaucoup plus que le sens métaphysique, j'ai le sens *morbide* de la *Vergänglichkeit*. (…) »[8] ; « Nietzsche, pendant les dernières années de son *Unmachtung*, muet, prostré, regardait fixement pendant des heures ses mains. Comme Macbeth après le crime. »[9] ; « Gegen den Tod ist kein Kraut gewachsen. »[10] ; « J'aimerais écrire un essai sur Hitler comme

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

contemporain de l'expressionnisme, sur un illettré en proie à la *Weltuntergangstimmung*. »[11] ; « Hegel, Fichte – et Nietzsche - le processus de « Selbstvergötterung » de l'homme. Ce qui me frappe le plus dans la philosophie allemande, c'est le manque de modestie. Le *Geist* peut tout. Mais le Geist n'est rien d'autre que l'homme. (…) »[12].

2. Des mots roumains qui appartiennent parfois au registre populaire, paysan, qui lui rappellent le contexte roumain, les traditions et conceptions spécifiquement roumains, qui ont des nuances intraduisibles et des sonorités poétiques : « L'extraordinaire langue roumaine ! Chaque fois que je m'y replonge (ou plutôt que j'y songe, car j'ai hélas ! cessé de la pratiquer), j'ai le sentiment d'avoir commis, en m'en détachant, une criminelle infidélité. La possibilité qu'elle a de prêter à chaque mot une nuance d'intimité, d'en faire un diminutif ; cet adoucissement, la mort même en bénéficie : « morţişoara »…Il fut un temps où je ne voyais dans ce phénomène qu'une tendance au rapetissement, au ravalement, à la dégradation. Il m'apparaît maintenant, au contraire, comme un signe de richesse, comme un besoin de conférer un « supplément d'âme » à tout. »[13] ; « *N-a fost să fie – It wasn't to be*. Impossible d'en trouver une traduction française satisfaisante. »[14] ; « Il faut s'arracher à ses origines, à la superstition de la « tribu ». Je suis roumain, très bien ; cependant je ne peux absolument pas supporter la musique populaire roumaine (*doïna* exceptée). En revanche, la musique hongroise me remue, me bouleverse, m'atteint jusque dans mon sang. Les Hongrois sont nos ennemis. Mais en un certain sens ces ennemis me sont plus proches que mes compatriotes. Quelle conclusion en tirer ? »[15]

Il est touché par la sensibilité extraordinaire de la langue roumaine, par la fièvre qui anime chaque mot, par la force émotionnelle d'un diminutif qui peut troubler toute une expression. La poésie de la langue roumaine est difficilement traduisible dans le français dominé par une certaine platitude et froideur et on peut s'imaginer que tout cela est dramatique pour Cioran qui croit à la poésie du mot, à une sorte de métaphysique musicale qui s'y cache et qu'il faut à tout prix surprendre.

3. Des mots anglais qu'il trouve plus poétiques que leur correspondant français. Parfois il s'agit de mots composés qui n'ont pas de correspondant en français : « (…) du moins une expérience pareille aura le mérite de m'avoir guéri de toute *home sickness*. »[16] ; « Accès classique de *self-pity*. Sentiment légitime autant que

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

méprisable. J'avais pensé l'avoir épuisé et surmonté. Mais non, il est là, intact. Cependant cela fait un certain temps depuis qu'il me semblait que j'en avais triomphé. Mais on ne triomphe de rien d'essentiel. »[17]

Il introduit dans le même fragment des mots appartenant à deux langues pour suggérer la richesse symbolique des mots : « Je suis l'homme du *refrain*, en musique, en philosophie, en tout. J'aime tout ce qui est obsédant, lancinant, *haunting*, tout ce qui fait mal par la répétition, par cet interminable retour qui touche aux dernières profondeurs de l'être et y suscite un mal délicieux et cependant intolérable. »[18] ; « Envie d'être plus abattu que je ne suis, et le suis pourtant autant qu'on peut l'être, - pire accès de « *despondency* », de « *dejection* », de mélancolie virulente et démodée. (…) »[19]

Quand il médite sur la différence entre le mot français « lucidité » et son correspondent anglais « lucidity », il énonce un principe de base que le traducteur doit respecter : connaître la fréquence du mot aussi dans la langue-source que dans la langue-cible : «Le mot lucidité que j'emploie souvent, on le traduit en anglais par « lucidity » - vocable peu courant tant en Amérique qu'en Angleterre, - alors qu'en France n'importe qui l'emploie. Ainsi, pas plus tard qu'hier, à la radio, un chauffeur de camion s'en servit tout naturellement, à propos d'un accident. Je sais bien qu'il ne pensa pas au sens philosophique du mot, mais peu importe. Ce qui compte, c'est que le mot soit familier et banal. Dans les pays de langue anglaise, il est presque *technique*. Cet exemple montre que la *fréquence* avec laquelle un mot est employé devrait guider en premier lieu le traducteur dans le choix des équivalents. »[20] Si la fréquence d'un mot dans une langue peut le dégrader et déterminer son emploi en fonction du domaine envisagé, le traducteur doit nécessairement remarquer les nuances d'un mot ou d'une expression, savoir choisir entre ses différentes valeurs stylistiques ; le style d'une traduction devient une préoccupation essentielle : « Dinu Noica m'écrit très justement que mes « Nouveaux dieux », c'est ma position d'il y a trente ans, mais retournée, renversée. Et il me cite un mot que j'avais dit à l'époque : « J'envie Jésus, car il a réussi un grand coup dans l'Histoire. » L'expression roumaine : *a dat lovitura* a une nuance vulgaire qu'il n'est pas facile de rendre en français. »[21]

Connaître plusieurs langues et lire en français, allemand ou anglais permet à Cioran de faire la distinction entre les significations et

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

les nuances du même mot dans ces langues : « *Boredom, Langeweile, aburrimiento, plictiseală*, - n'ont pas de valeur poétique ; seul *l'ennui* a réussi à conserver ses multiples fonctions. »[22]

Quand il met en discussion quelques expressions traduites, il se prononce en faveur de leur *équivalent ouvert*, polysémique et poétique. Loin d'être l'adepte du sens littéral du terme, Cioran apprécie les trouvailles à valeur symbolique. Mais s'il ne trouve pas un équivalent, du moins assez suggestif que l'original, il se sent déçu. Il se rend compte que la traduction est un *éloignement*, une *perte de signification*, malgré le talent du traducteur : « *M-am zbătut* – comment traduire cette expression ? L'indigence du français me fait peur. »[23]

Il y a des mots qui sont définitoires pour un peuple et expriment ce qu'il a de profond et de spécifique. Ces mots sont, selon Cioran, intraduisibles : « De mon pays j'ai hérité le nihilisme foncier, son trait fondamental, sa seule originalité. *Zădărnicie*, *nimicnicie* – ces mots extraordinaires, non ce ne sont pas des mots, ce sont les réalités de notre sang, de mon sang. »[24] Cioran n'aime que « l'originel qui seul est vrai. Tout ce que l'esprit invente est faux. »[25]

Parfois, il semble accorder à la traduction une valeur créatrice par excellence, il met l'acte de la traduction au même niveau que l'acte de la création. Il est l'adepte de la *traduction littéraire* qui serait dans sa vision une sorte de littérature personnelle et personnalisée par celui qui agit sur le texte (par sa pensée, sa culture, son tempérament et son talent), le traducteur. Et par ces éléments, *l'écart* entre les deux textes devient insurmontable. On se trouve en présence de deux auteurs et de deux textes. Philosophiquement parlant, le problème de la traduction se heurte à l'impossibilité du transport de pensée sans transformation inévitable. Quand il parle de la traduction, il n'utilise pas les termes de fidélité, d'adaptation, de re-formulation, de réécriture, véhiculés par la théorie de la traduction. Mais il ne souscrit non plus à la formule « traduttore traditore ». Le traducteur n'est pas un infidèle parce que sa mission est justement celle de ne pas se trahir soi-même. Le traducteur est un créateur. Et il écrit à la suite d'une hyper-lecture, il réinvente une expression et un contenu. La traduction, comme la création, doit se soumettre aux principes de l'ambiguïté et de l'ouverture. Elle ne doit pas expliciter : « Une traduction est mauvaise quand elle est plus claire, plus intelligible que l'original.

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

Cela prouve qu'elle n'a pas su en conserver les ambiguïtés, et que le traducteur a *tranché* : ce qui est un crime. »[26]

Cioran fait des références au rapport auteur-traducteur, écriture-réécriture. La traduction est le miroir du créateur : « Une traduction est un jugement, un commentaire, c'est un miroir où l'auteur peut contempler à son aise les défauts de son esprit. Une traduction *nous* trahit, plutôt qu'elle ne trahit notre texte. »[27] En se lisant en traduction, l'auteur s'y découvre un autre. « Il s'agit à présent non plus de « reproduire » avec la somme d'illusions que cela représente, mais de *produire un texte nouveau* dans une autre langue, tout en restant le plus près possible des contraintes et du schéma donné dans la langue du départ »[28], c'est une définition qui recouvre ce que Cioran pensait, lui aussi, à ce sujet.

N'acceptant ni la *traduction loyale* ni la *belle traduction*, Cioran invente un autre type de traduction qui convienne à son esprit : *l'écriture traductionnelle*, qui change de point fort, en mettant l'accent sur l'acte d'écrire. Des notions comme « calque », « traduction littérale », « transposition », « équivalence », « adaptation » sont remplacées par « création ».

Admettant que l'on pense différemment selon la langue que l'on utilise, Cioran émet un autre principe de traduction : le texte-cible doit répondre au monde auquel il s'adresse, à cette mentalité autre que celle de la langue source : « B. : Est-il vrai, à votre avis, qu'on pense différemment selon la langue utilisée ?

C. : C'est tout à fait vrai. Je connais l'allemand et en le parlant je suis dans un autre monde. La langue impose une autre mentalité. J'écrivais mieux en allemand qu'en français quand je suis arrivé. »[29]

Cioran et le processus de la traduction

« Une Anglaise, passionnée de Talleyrand. Passé la soirée à essayer de traduire en anglais les mots de celui-ci. Tâche pratiquement impossible. Il faudrait savoir parfaitement les deux langues et surtout *repenser* chaque mot pour en trouver l'équivalent exact. »[30]

Pour pouvoir traduire un texte dans une autre langue il faut se soumettre à trois exigences **:**

1. connaître parfaitement les deux langues, la langue-source et la langue-cible. Le traducteur doit connaître à fond la langue de départ

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

par la fréquentation régulière, diversifiée, attentive des écrivains. Mais il doit aussi posséder la langue vers laquelle il veut traduire.

2. repenser chaque mot, analyser chaque unité lexicale, en d'autres termes, faire une hyper-lecture pour la réécriture du texte ; c'est à dire que les difficultés d'une traduction visent l'unité de base de la langue : le mot. Qu'il connaisse avec précision l'emploi et la valeur de chaque terme pour ne pas faire de confusions. Il doit avoir un discernement rigoureux.

3. trouver l'équivalent exact ; la traduction vise à réinventer inséparablement une expression et un contenu (la forme et le fond) ; il s'agit de donner une version qui impliquerait un même objet sous des dehors changeants.

Le schéma du processus de la traduction tel que Cioran l'envisage serait :

Le texte de la langue-source	→	1. possession parfaite de la langue-source ;connaissance parfaite de la langue-cible ; 2. analyse de chaque mot pour le représenter sémantiquement ; 3. synthèse (l'équivalent exact)	→	Le texte de la langue-cible

Cioran et l'acte de la relecture ; traduction et altérité

Il y a dans les *Cahiers* plusieurs fragments où Cioran fait référence à ses propres textes traduits dans d'autres langues par des traducteurs qu'il ne nomme pas le plus souvent. Il y fait la critique de la traduction, tout en insistant sur la valeur du travail du créateur et sur l'acte d'aliénation que chaque traduction suppose. Le plus souvent, il est déçu par ce que son écriture est devenue par la traduction. Il constate qu'elle a perdu « son brillant », pour lequel il avait tellement travaillé, la perfection que seulement la langue française a donnée au texte. En fait, la traduction ne retient plus les marques du travail fatiguant avec le vocable, le parcours aventureux et tragique de l'écriture.

Cioran est le correcteur de ses écrits. Il ne s'est pas traduit lui-même en anglais ou allemand même s'il connaissait bien ces

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

langues, mais il a accepté de corriger les traductions faites par d'autres traducteurs. La traduction lui apparaît dans ces circonstances comme une « relecture avec la loupe. » : « Corriger mes textes traduits en anglais ou allemand, être obligé de me relire *avec la loupe*, quel supplice ! Le mal que j'ai eu à les écrire, le perpétuer, le retrouver en essayant de les déchiffrer en une autre langue ! Écrire dans une langue d'emprunt pour ensuite se corriger dans une autre langue d'emprunt, tout cela est un peu trop. »[31]

Pour l'écrivain Cioran, le plus important est *d'écrire correctement*, sans aucune faute. C'est l'obsession de chaque artiste qui s'exprime dans une autre langue que la langue maternelle. Il ne veut pas être un écrivain bilingue. Cette passion pour la forme correcte entretient son intérêt pour les traductions. Un véritable écrivain ne renonce jamais à étudier la langue dans laquelle il s'exprime (il compose son œuvre) : « Avec la langue française j'ai engagé un combat qui est loin d'être terminé, qui ne le sera jamais. Avec un tel ennemi ! »[32]

Corriger ses textes traduits n'est pour Cioran qu'une manière de revivre sa vie et son écriture, de rouvrir son passé d'apprenti de la langue française, ressentir les douleurs du métèque. En lisant et relisant ses textes, Cioran arrive à une conclusion intéressante : un livre traduit appartient plutôt au traducteur qu'à l'auteur. Et il propose que l'intrusion formelle, stylistique et rythmique du traducteur dans le texte de l'auteur soit signalée sur la couverture du livre : « 28 mars. Un livre de vous qu'on traduit n'est plus le vôtre ; c'est principalement celui de votre traducteur, puisqu'il vous a imposé son style. Il faudrait le signaler avec lui, et le présenter comme un ouvrage écrit en collaboration. »[33]

Même tragique, l'expérience langagière de Cioran est instructive. On ne peut pas devenir un véritable écrivain dans une langue étrangère que si l'on renonce à la langue maternelle. Cela demande de s'assumer une autre identité, nouvelle, fabriquée, modelée, d'accepter d'être déraciné, sans passé, sans origines.

Quand il lit les traductions de la *Tentation d'exister*, ensuite des *Syllogismes de l'amertume* en vue de les corriger, il ne s'identifie plus à ses écrits et le sentiment d'étrangeté le comble. En anglais ou allemand, ses livres ne lui appartiennent plus. Il se rend compte qu'en allemand, par exemple, l'intime et l'expérience douloureuse de l'adoption d'une autre langue ne passent pas. Par conséquent, le livre

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

perd beaucoup de sa gravité et de sa profondeur : « Les *Syllogismes de l'amertume* viennent de paraître en allemand. Je les ai donc relus dans cette langue où, curieusement, ils paraissent encore moins sérieux qu'en français. N'empêche que plus d'un d'entre eux m'a rappelé tel événement douloureux. C'est peut-être le livre le plus *personnel* que j'aie écrit : tout y est confidence, de la boutade à la « pensée » la plus élaborée. »[34]

Que le problème de la traduction le hante est prouvé par un fragment du portrait dédié à Samuel Beckett dans *Exercices d'admiration*. Il y est question de trouver un synonyme « honorable » du mot anglais « lessness ». Cioran y discute les sens des mots anglais et français, il les compare pour extraire les différences. À l'ambiguïté du mot anglais, le français ne peut répondre que par une explicitation, une paraphrase : « Le texte français *Sans* s'appelle en anglais *Lessness*, vocable forgé par Beckett, comme il a forgé l'équivalent allemand *Losigkeit*. Ce mot de Lessness (aussi insondable que *l'Ungrund* de Boehme) m'ayant envoûté, je dis un soir à Beckett que je ne me coucherais pas avant d'en avoir trouvé en français un équivalent honorable… Nous avions envisagé ensemble toutes les formes possibles suggérées par *sans* et *moindre*. Aucune ne nous avait paru approcher de l'inépuisable *Lessness*, mélange de privation et d'infini, vacuité synonyme d'apothéose. Nous nous séparâmes plutôt déçus. Rentré à la maison, je continuai à tourner et retourner dans mon esprit ce pauvre *sans*. Au moment où j'allais capituler, l'idée me vint qu'il fallait chercher du côté du latin *sine*. J'écrivit le lendemain à Beckett que *sinéité* me semblait le mot rêvé. Il me répondit qu'il y avait pensé lui aussi, peut-être le même instant. Notre trouvaille cependant, il faut bien le reconnaître, n'en était pas une. Nous tombâmes d'accord qu'on devait abandonner l'enquête, qu'il n'y avait pas de substantif français capable d'exprimer l'absence en soi, l'absence à l'état pur, et qu'il fallait se résigner à la misère métaphysique d'une préposition. »[35]

Cioran observe qu'un traducteur doit premièrement s'intéresser aux associations de mots, aux structures de base de la communication : « Dans un des livres les mieux traduits que je connaisse, je pense aux *Variétés de l'expérience religieuse* de James, je n'ai trouvé qu'une seule chose douteuse : « les abîmes du scepticisme »…Il fallait dire du *doute*, car scepticisme en français

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

comporte une nuance de dilettantisme et de légèreté qui exclut toute association avec « abîme ».[36]

L'étude comparative des langues, la relecture de ses textes en traduction, déterminent Cioran à comprendre que la traduction, comme l'écriture, est un *art du mot*, suggestif et allusif. Elle implique une relation d'aliénation et celui qui la pratique est obligé de suivre, le plus près possible, la pensée et la personnalité de l'autre. Il est appelé à combiner des éléments, des mots pour produire un système nouveau, un texte nouveau où il s'exprime à côté de l'autre ; chaque traduction est une forme d'implication personnelle dans un texte qui ne t'appartient pas mais qui devient le tien.

NOTES :

[1] Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 28-29.
[2] *Entretien avec Fritz J. Raddatz* dans Cioran, "Entretiens", Paris, Gallimard, 1995, p. 184
[3] Cioran, *La tentation d'exister* dans "Oeuvres", Paris, Gallimard, 1995, p. 896.
[4] Cioran, *Cahiers 1957-1972*, Avant-propos de Simone Boué, Paris, Gallimard, 1997, p. 30. Il spécifie que le mot allemand signifie "littéralement, être absent du monde".
[5] *Ibid*., p. 191. Le mot allemand est expliqué en bas: "un malade de l'âme, du sentiment."
[6] *Ibid*., p. 543. Et la traduction du mot en bas de la page: "Despotes."
[7] *Ibid*., p. 624. Le mot est expliqué: "Littéralement: "migration"; ici: les grandes invasions barbares."
[8] *Ibid*., p. 670. Le mot est traduit par "l'éphèmere, le transitoire."
[9] *Ibid*., p. 774. La traduction du mot allemand: "Aliénation mentale."
[10] *Ibid*., p. 846. Cette fois-ci il nous offre toute une proposition en allemand qui signifie: "Il n'y a pas de remède à la mort."
[11] *Ibid*., p. 910. Le mot est traduit par la paraphrase: "Sentiment de fin du monde."
[12] *Ibid*., p. 856. La traduction des mots allemands: "autodéification" et "esprit".
[13] *Ibid*., p. 67.
[14] *Ibid*., p. 518.
[15] *Ibid*., p. 706. Le mot est écrit à la manière française pour signaler que c'est un mot roumain définitoire et intraduisible qui doit entrer dans le vocabulaire français.
[16] *Ibid*., p. 516. Sentiment ambigu, difficile à traduire en un syntagme pareil. Les mots et les expressions anglais ne sont pas traduits en bas de la page.
[17] *Ibid*., p. 530.
[18] *Ibid*., p. 550.

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)

[19] *Ibid*., p. 585.
[20] *Ibid*., p. 703.
[21] *Ibid*., p. 717.
[22] *Ibid*., p. 853.
[23] *Ibid*., p. 986.
[24] *Ibid*., p. 685.
[25] *Ibid*., p. 45.
[26] *Ibid.,* p. 676.
[27] *Ibid*., p. 899.
[28] Jean-Charles Vegliante, *D'écrire la traduction*, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 1996, p. 172.
[29] *Entretien avec Branka Bogavac Le Comte* dans Cioran, "Entretiens", p. 280.
[30] Cioran, *Cahier de Talamanca, Ibiza (31 juillet – 25 août 1966)*; Texte choisi et présenté par Verena von der Heyden-Rynsch, Mercure de France, 2000.
[31] Cioran, *Cahiers*, p. 386.
[32] *Ibid*., p. 436.
[33] *Ibid.,* p. 489-490.
[34] *Ibid*., p. 745.
[35] Cioran, *Exercices d'admiration* dans "Oeuvres", Paris, Gallimard, 1995, p. 1576.
[36] Cioran, *Cahiers*, p. 122.

BDD-A4971 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:00 UTC)